

WALLONIA

ARCHIVES WALLONNES

D'AUTREFOIS, DE NAGUÈRE & D'AUJOURD'HUI

RECUEIL MENSUEL FONDÉ PAR

O. COLSON, Jos. DEFRECHEUX et G. WILLAME

ET DIRIGÉ PAR

OSCAR COLSON

XIV

1906

LIÈGE

BUREAUX : 10, RUE HENKART

LIÈGE

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE, M. THONE
Rue de la Commune, 11 (Près St-Denis). — Téléphone 1814

1906



François MARÉCHAL

Peintre, dessinateur et graveur liégeois

Conférence faite au Cercle athlétique liégeois, le 15 décembre 1905, à l'occasion d'une exposition de l'Œuvre de l'artiste.

MESSIEURS,



Il s'agissait de vous faire apprécier l'œuvre de ce bel artiste qui se nomme François MARÉCHAL. ma conférence serait bien courte; il suffirait de vous dire ce simple mot : Regardez.

Mieux que mes paroles, en effet, les peintures, les dessins et surtout les eaux-fortes dont il a paré ces murs vous proclament son talent, que d'ailleurs d'autres expositions avaient déjà mis en évidence.

Mais jusqu'ici nous n'avions vu que son travail de quelques années, et c'est la première fois que nous sommes admis à contempler la production de toute sa vie.

Aussi, l'occasion nous a semblé propice

de vous présenter, si pas une analyse, du moins un résumé de son œuvre en le commentant de quelques notes biographiques. Le milieu où MARÉCHAL est né et où il a vécu, son caractère, ses études, ses voyages, sa façon de travailler, nous aideront à comprendre comment il est parvenu à cette maîtrise que nous admirons.

Nous l'admirons avec d'autant plus de plaisir que François MARÉCHAL est un Wallon, un pur Wallon du pays de Liège : il est né à Housse le 7 janvier 1841.

M. Pol DE MONT, qui est un critique d'art supérieur, malheureusement sujet à de fréquentes crises de germanomanie, M. Pol DE MONT, étonné d'un si rare talent, se demande s'il ne faut pas en attribuer la cause à quelque influence allemande ou flamande. On a prétendu que Félicien Rops, né à Namur, était Flamand (1) ; pourquoi François MARÉCHAL, né à Housse, dans le canton de Dalhem, ne le serait-il pas ?



François Maréchal.

Eh bien ! que M. Pol DE MONT se détrompe. Il n'y a pas dans les veines de MARÉCHAL la moindre goutte de sang germanique. Si vous consultez les archives de la paroisse de Housse, vous verrez que sa famille paternelle y est établie depuis des siècles ; sa famille maternelle, d'autre part, originaire du même endroit, porte un nom bien wallon, si wallon même, qu'il serait, pour d'aucuns, bien difficile à prononcer : DOUTRÈWE. Enfin, au risque de désappointer encore davantage M. Pol DE MONT, j'ajou-

terai que le père MARÉCHAL exerçait un métier essentiellement liégeois : il était maître armurier, fils et petit-fils d'armuriers.

Celui-ci, dont nous voyons dans cette salle même les traits reproduits par le crayon filial, mourut à un âge très avancé, après une vie toute de labeur et de probité. Chose intéressante au point de vue des influences héréditaires : à ses moments perdus, il s'amusa dans sa prairie à peindre à l'huile d'après nature. Il a fait des études de vaches qui auraient pu figurer dignement à tel salonnet. Ces dispositions en germe fructifièrent chez le fils — et ce ne fut pas la part la moins belle de son héritage.

MARÉCHAL passa à la campagne les dix-sept premières années de sa vie. Sa maison, située au centre du village, n'avait rien de la banale demeure de l'ouvrier : c'était une ancienne brasserie, qu'il dut

(1) Voir dans *Wallonia*, tome XII (1904), pp. 255 et 342, ce qu'il faut penser de cette prétention.



Tombée de nuit, vallée de la Meuse (manière noire).

bien regretter dans la suite, lorsqu'une chambre exigüe remplaça les vastes salles où sa turbulence se donnait libre cours.

Ses études, d'ailleurs complètes depuis, ne dépassèrent pas l'école primaire. Je ne crois pas qu'il faille le regretter. Trop d'instruction aurait peut-être enlevé à son talent ce qu'il avait de spontané

et de personnel. Il ne s'instruisit pas sur les bancs de la classe, mais dans la nature elle-même, en courant par les prés et les bois de son pays champêtre. C'était un observateur que tout intéressait, et un esprit observateur peut se passer de maître d'école. Il voit, il apprend par lui-même.

Petit, râblé, plein de santé, plein de vie, MARÉCHAL semblait surtout destiné à devenir un bon artisan ; mais il avait aussi des yeux, de petits yeux fureteurs toujours en éveil, où se révélait le futur artiste. Lorsque vous voyez l'homme, vous ne trouvez rien en lui qui le distingue de tant d'autres ; mais si vous considérez la flamme qui luit dans ses regards, vous dites : Voilà quelqu'un !



Le chemin du Pèry.

Aussi, dans les courses vagabondes de son jeune âge, découvrit-il un tas de choses qui passent inaperçues au vulgaire : c'était une églantine riant dans la haie touffue, un insecte glissant parmi le feuillage, une flaque d'eau pareille à un débris de miroir, un pom-

* Les clichés marqués de l'astérisque ont été obligeamment communiqués à WALLONIA par notre distingué confrère, M. Vittorio PICA, qui les a fait paraître dans le 1^{er} volume de son ouvrage *Attraverso gli albi e le cartelle*, édité par l'Istituto d'arti grafiche, de Bergame.



Une épave.

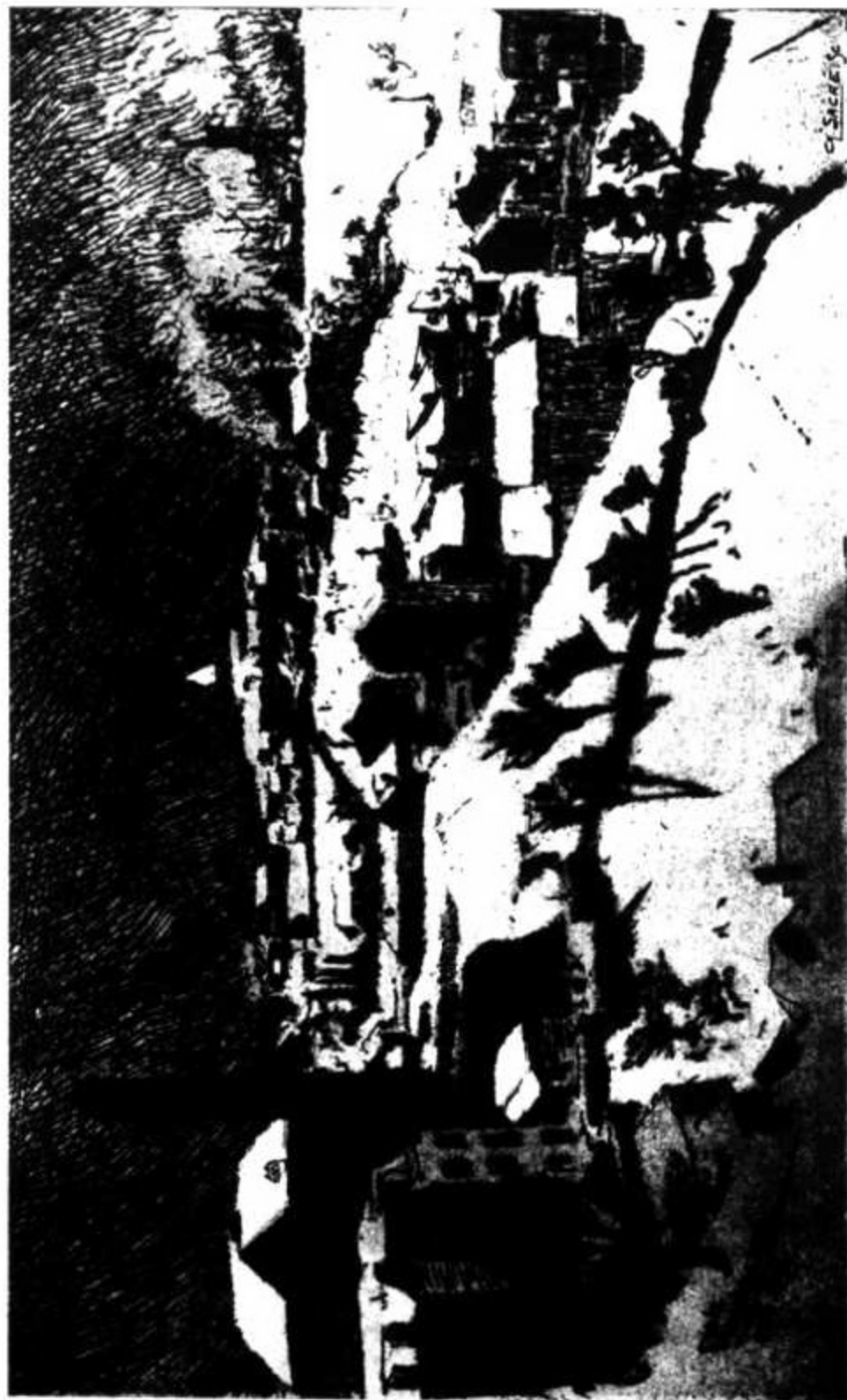
mier tordant ses bras tourmentés, des théories de mineurs à l'allure épique, des cheminées d'usines crachant dans la vallée leur panache de désolation, le vieux réverbère lançant le soir, au coin du mur lépreux, ses reflets fantastiques : c'étaient un tas de petits riens qui, emmagasinés dans sa mémoire, devaient peu à peu former le précieux recueil des sensations et des impressions qu'il répandit dans toute son œuvre.

François MARÉCHAL aima donc la nature : elle fut sa première maîtresse et son éducatrice : c'est elle qui l'a formé et c'est toujours à elle seule qu'il a demandé les conseils et l'inspiration.

Pourtant, lorsqu'il était dans sa dix-huitième année, si quelqu'un lui avait dit : François, tu seras un jour un graveur célèbre, ton nom figurera dans les revues d'art et ton œuvre fera naître un conférencier, je crois qu'à cette prédiction, notre jeune *Tchatchét* eût répondu par un haussement d'épaules accompagné d'une boutade wallonne. A cet âge où l'on rêve d'un avenir d'or et de gloire, François MARÉCHAL n'avait d'autre ambition que de continuer simplement le métier paternel.

C'est qu'il ne se connaissait pas. Sa vocation lui fut brusquement révélée en 1878. Comme il se rendait tous les mercredis à Liège avec son père pour y rapporter l'ouvrage de la semaine, il lia connaissance avec un peintre décorateur du nom de DELBEKE. Celui-ci qui n'était pas sans talent excellait dans les natures mortes, et nous avons un échantillon de son savoir faire dans la décoration qu'il fit pour certaines salles du café Vénitien. MARÉCHAL l'ayant vu à l'œuvre, voulut un beau matin prendre la brosse à son tour : le voilà donc peinturlurant des chats, des vaches, des insectes, des fleurs, toutes ces choses qu'il avait si bien observées, et que, ma foi ! il ne rendait pas trop mal. Dans ces ébauches naïves et sincères, DELBEKE démêla un talent naissant : il prit le jeune homme sous sa direction et lui persuada de suivre les cours de l'Académie des Beaux-Arts. Les parents de MARÉCHAL qui, sur ces entrefaites, étaient venus s'établir à Liège dans la pittoresque rue du Mont St-Martin, ne firent aucune objection, et, en 1879, MARÉCHAL entra à notre Académie, où il eut comme professeurs VAN MARCKE, SOUBRE ET DHEUR.

Le matin, il travaillait pour le bel avenir, mais l'après-midi contraint par les nécessités de la vie, le futur artiste revêtait la blouse du simple ouvrier peintre et peinait pour le dur présent. C'est ainsi que dans les temps anciens la plupart des grands peintres commencèrent par être de bons ouvriers : ils ne dédaignaient pas de marbrer des plinthes et des linteaux, de peindre des enseignes, broyant eux-mêmes leurs couleurs, préparant leurs huiles, leurs



panneaux, sachant se suffire sans recourir aux intermédiaires. François MARÉCHAL exerça son humble profession pendant plus de cinq ans. Il n'eut pas à regretter ce travail matériel. Il y acquit une grande souplesse et une grande sûreté de main. De plus, ce premier contact avec la vie brutale lui donna du caractère — de même que le minerai de fer en passant par les flammes du creuset et les cylindres du laminoir devient le bel acier.

À l'Académie, François MARÉCHAL fut un bon élève, rien de plus : il avait déjà trop d'indépendance pour être ce qu'on appelle un élève modèle. Il termina ses cours en remportant un prix de composition historique qu'il partagea avec Auguste DONNAY. Le sujet imposé, des plus palpitants et des plus actuels comme toujours, était le « Triomphe de Joseph en Égypte ! ». Il y a loin de là, convenez-en, aux déboires d'une radeuse sur le Quai de la Batte !

Il rencontra encore DONNAY comme concurrent pour l'obtention d'une bourse d'étude de mille francs. Ce fut DONNAY qui l'emporta.

Au sortir de l'Académie, il tâtonna pendant quelque temps, faisant tour à tour du dessin et de la peinture à l'huile, avec une préférence marquée pour le paysage. S'il avait trouvé sa vocation, il ne savait pas dans quel sens la diriger. M. Adrien DE WITTE, qui fut pour tant de jeunes un bon initiateur, frappé par ses qualités de dessinateur consciencieux et robuste, lui montra le chemin. Conseillé par ce maître, il s'exerça la main par de nombreux dessins à la plume : celui qui est exposé ici et représente une femme ravaudant dans un coin de cuisine date de 1887 ; on y trouve déjà mieux que des promesses, et déjà l'empreinte d'une vigoureuse personnalité s'y affirme.

Séduit par des illustrations de Charles JACQUE qu'il avait vues dans le *Magasin pittoresque*, il fit aussi quelques vagues essais de gravure. Mais il ne commença à goûter vraiment cet art que l'année suivante, en 1888, en travaillant avec M. Armand RASSENFOSSE à qui nul procédé de gravure n'est étranger, et qui même en invente de nouveaux. M. RASSENFOSSE avait une bonne presse à imprimer : tous deux ils la firent gémir par une production acharnée. Le résultat répondant à ses efforts, MARÉCHAL fut empoigné par la magie de l'eau-forte : il s'y voua tout entier, et, depuis lors, il lui est resté fidèle. Liège comptait un graveur et un bon graveur de plus.

En abandonnant ses pinceaux pour la pointe d'acier, MARÉCHAL, cette fois encore, se montrait bien de sa race et de son pays. Liège de tout temps, n'a pas été seulement une ville de bons musiciens, mais aussi d'excellents graveurs. La gravure sur armes, qui occupe des milliers d'artisans, n'est pas étrangère à ce dernier résultat ;

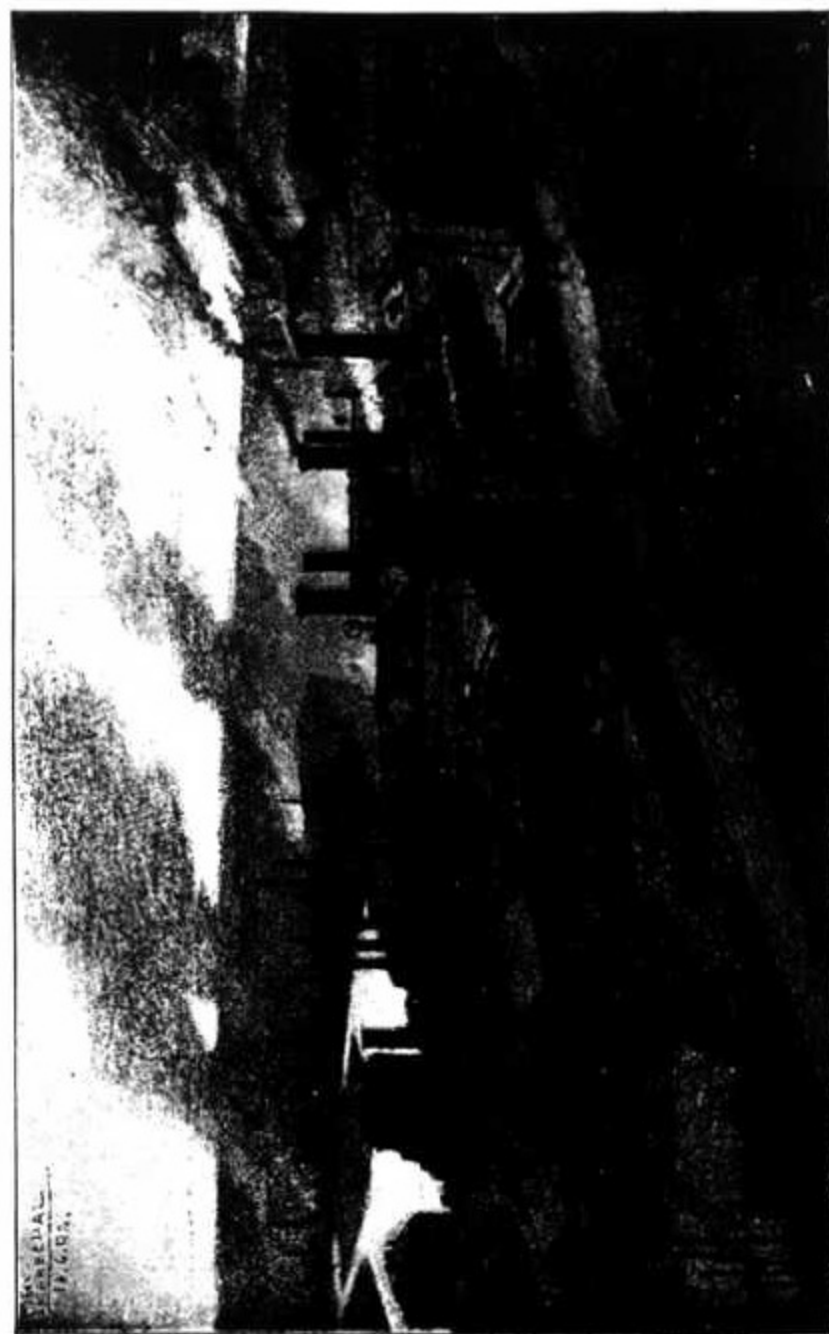


Tombee de nuit, vallée de la Meuse (taillé et assemblée)

mais ce qui y a contribué aussi, c'est l'âme de son peuple, plus éprise de ligne que de matière, de la forme des choses que de leur couleur; c'est surtout l'aspect de la ville elle-même et son ambiance. Liège est une ville toute en nuances, baignée d'une atmosphère grise; ses quais, son fleuve qui de loin se déroule comme un ruban de noir et d'argent, ses arbres empoussiérés, sont gris. Ses toits, au lieu d'étaler les rutilantes tuiles rouges, montrent la teinte imprécise des ardoises. Sur les hauteurs, les *terrils* des charbonnages dressent leurs sombres pyramides. A peine y a-t-on, au printemps, le sourire des marronniers, des pommiers et les lilas en fleurs; l'été y répand ses tourbillons de poussière, l'automne la couvre de ses écharpes de brume, et en hiver la neige y souille son hermine dans une boue noirâtre. Construite sans souci de l'alignement, dévalant le long des coteaux qui l'encerclent, elle présente un tas de petits coins d'ombre et de lumière. Ses ouvriers, par le fait de leur profession : mineurs, mécaniciens, armuriers, y sont toujours barbouillés de noir et de gris : ses femmes, soucieuses de propreté et forcées à une coquetterie discrète, n'osent pas comme dans les contrées flamandes, arborer des vêtements gais ou criards. Aussi Liège n'a-t-elle produit aucun grand coloriste : COURTENS, HEYMANS ou CLAUS n'y trouveraient pas de quoi illuminer leurs toiles. Mais un Constantin MEUNIER aurait pu dire : j'y suis chez moi.

On compte ses quelques peintres : en revanche ses dessinateurs et graveurs sont légion. Vous avez pu les admirer au Palais de l'Art ancien : C'étaient les frères DE BRY, au travail minutieux et fouillé; SCAVIUS, vanté par VASARI dans sa *Vie des peintres*; Jean DE GLEN, qui orna de figures sur bois de nombreux ouvrages ethniques; NATALIS; VALDOR, l'illustrateur des *Triumphs de Louis-le-Juste*, et dont le burin mérita d'être interprété par les vers du grand CORNEILLE; Jean VABIN qui, suivant Voltaire, tira l'art de la gravure de la médaille de sa médiocrité; DUVIVIER, son digne successeur sous Louis XV; le peintre DE LAIRESSE, qui a gravé des planches remarquables pour des traités de dessin et d'anatomie; DEMARTEAU, l'inventeur de la gravure en manière de crayon grâce à laquelle il traduisit si bien l'esprit voluptueux de François BOUCHER; puis après une éclipse de près d'un siècle apparaît Adrien DE WITTE, au dessin impeccable, suivi de ce quatuor d'artistes qui s'appellent : DONNAY, RASSENFOSSE, Emile BERCHMANS et François MARÉCHAL.

Après cette nomenclature de graveurs célèbres, qu'il me soit permis de regretter que Liège n'ait consacré à leurs œuvres aucune des salles de son Musée. Certes, de toutes elle serait la plus curieuse par l'originalité et la perfection des sujets étalés; car je ne vois pas



La Vallée de la Meuse (aquarelle).

en quoi une bonne eau-forte serait inférieure à un tableau estimable. Elle exige un esprit créateur, une habileté technique qui ne s'acquiert que par un travail opiniâtre, un dessin parfait où la plus petite ligne a une grande importance, et la couleur s'y rend par de savantes combinaisons de blanc et noir, qui prennent les tons les plus variés, soit par de lentes et agréables fusions, soit par de brusques et étonnantes oppositions. C'est une hérésie de prétendre que pour être aquafortiste il n'est pas nécessaire d'être coloriste. L'eau-forte a fait les délices des plus grands peintres : il suffit de citer dans les temps anciens les noms fameux de DURER et de REMBRANDT ; et, de nos jours, parmi tant d'autres, ceux de GOYA, DELACROIX, et surtout WHISTLER, qui furent précisément des coloristes merveilleux.

Au nom de l'art et de notre bonne renommée, espérons qu'on ne tardera pas à tirer de la poussière des cartons où ils sont enfouis les chefs-d'œuvres de nos concitoyens, et qu'on les mettra là où se pressent pour le moment des faux REMBRANDT et des faux RUYSDAEL.

Les eaux-fortes de MARÉCHAL surtout, sont toutes désignées pour donner à ces murs le charme qui leur manque ; car jamais aucun artiste n'a aussi bien représenté notre ville, sa banlieue et son peuple. Quand, dans les âges futurs, les historiens voudront décrire la physionomie de Liège à la fin du XIX^e siècle, c'est là qu'ils iront chercher leurs documents, bien mieux que dans des photographies qui font connaître l'aspect d'une ville mais non son âme.

Ces eaux-fortes consacrées à Liège et ses environs sont au nombre de 254. Les premières datent de 1888, les dernières de 1901. Pendant toute cette période, sauf un court séjour en Algérie, MARÉCHAL habita l'antique cité du Perron, en changeant souvent de domicile, mais chaque fois à un endroit bien situé pour l'inspirer dans son travail, que ce fût au Mont-St-Martin où il dominait la ruhe industrielle, au Fond-Pirette non loin des sentiers faubouriens ou aux quais des Pêcheurs et de Maestricht d'où il pouvait contempler le fleuve aux eaux charmeuses. Il parcourut la ville dans tous les sens en tâchant de rendre ses aspects à la fois sombres et gracieux. Pour ne pas perdre la fraîcheur de ses sensations il gravait directement sur le cuivre, au risque parfois de nous dérouter par l'interversion des sujets sur l'épreuve ; mais si c'est au détriment de la réalité cette manière de faire est tout à l'avantage de l'effet artistique. Son atelier c'était le plein air : on le voyait tantôt sous l'arche d'un pont, tantôt sur le revers d'une colline ; et sa passion de la sincérité allait si loin, qu'il lui arrivait parfois de dessiner le soir dans quelque chemin creux, à la lueur tremblotante d'un réverbère.

La Liège de MARÉCHAL n'est pas celle que REBECKER recommande aux étrangers ; c'est celle que découvrent les observateurs avec ses beautés intimes et ses poétiques laideurs.

MARÉCHAL cherche ses quartiers populaires, ses quais, ses ponts, ses impasses, ses ruelles en escaliers, ses vieilles portes, ses sentiers raboteux bordés d'épines, les panoramas si variés que déploient ses hauteurs accidentées ; il cherche ce qui la caractérise et la distingue de tant d'autres villes de la même importance.

Il aime ses effets de soir. Voyez ces chevaux de bois qui tournent dans le flamboiment des ampoules électriques ; ces boulevards envahis par l'obscurité où les vitrines des cafés mettent par place leur clarté aveuglante, tandis qu'au loin, dans la nuit, une église dresse sa tour fantomatique ; voyez cette rôdeuse nocturne qui, accoudée à une balustrade, guette sa proie, le visage éclairé par la lueur étincelante des phares d'un charbonnage ; ces chemins excentriques où brille seule une vieille lanterne à pétrole, ces chemins de ténèbres qui plongent dans le mystère et dont les arbres ont un aspect humain.

Il aime sa banlieue qui tour à tour sourit et se désole. Voici Rocour et ses rideaux d'arbres, Kinkempois et ses bois d'idylle, Argenteau et ses herbages touffus. Voici Ougrée, Seraing, Tilleur, étalant leurs longues cheminées, leurs haut-fourneaux, leurs montagnes de scories, voici le pays industriel qui nous est rendu dans toute sa grandiose désolation avec une vigueur et une poésie digne de Constantin MEUNIER.

Mais il aime surtout Liège dans son fleuve : cette Meuse qui enjolive la ville et sans laquelle l'Exposition qui vient de se clôturer aurait perdu la moitié de ses charmes. La Meuse rit dans une vingtaine de ses planches, avec ses ponts qui la soulignent, ses quais si mouvementés, et ses enfilades de réverbères qui, le soir, jettent leurs banderoles lumineuses dans des flots papillotants.

Et ces vues de Liège sont si exactes, si bien senties, qu'on ne peut s'empêcher de penser à cette exclamation que poussa Gustave GEFROY : voilà un Whistler ! en arrivant nuitamment à Londres par la Tamise ; de même en traversant le Pont-des-Arches le soir, et en voyant la Batte illuminée se refléter dans la Meuse, ne s'écrierait-on pas volontiers : voilà un Maréchal !

Il nous dépeint sa ville ; il nous dépeint aussi son peuple. Comme GORKI, il a une généreuse pitié pour les humbles, les déshérités, les épaves de la vie. Il les connaît, il les a vus de près, il comprend leurs souffrances et leurs déchéances, et il les montre tels qu'ils sont, dénués de toute hypocrisie, sans toutefois se laisser envahir par des préoccupations morales, sociales, philosophiques.

politiques. C'est au détriment de son œuvre qu'un artiste fait de la morale ou de la politique: il y perd sa virilité ou son indépendance. Il faut laisser ces choses à ceux dont c'est presque toujours le gagne-pain. Chez MARÉCHAL l'idée vient du dessin et non le dessin de l'idée. Si des vagabonds nous émoionnent et font naître en nous un tas de pensées humanitaires, c'est tout simplement parce qu'ils sont bien observés et bien dessinés.



Un barbare (aquatinte).

Quelle planche poignante, par exemple, celle qui nous exhibe cette pierreuse famélique, épiant le long du fleuve le client du hasard, à qui elle vendra la triste volupté de son corps. Que de commentaires on pourrait dérouler sur cette autre, où dans un décor d'usines est représenté l'adolescent vicieux des cités ouvrières, aux yeux de révolte, qui, banni de la société, ne cherche qu'à s'en venger. Et ce jeune gréviste fusillé dans un jour d'émeute, mourant sur le quai, dans les plis du drapeau rouge, ne suggère-t-il pas une page de poésie tragique ?

Mais à côté du drame voici la comédie: un ouvrier en casquette, la cigarette au bec, fait des propositions galantes à une fille en



Proposition.

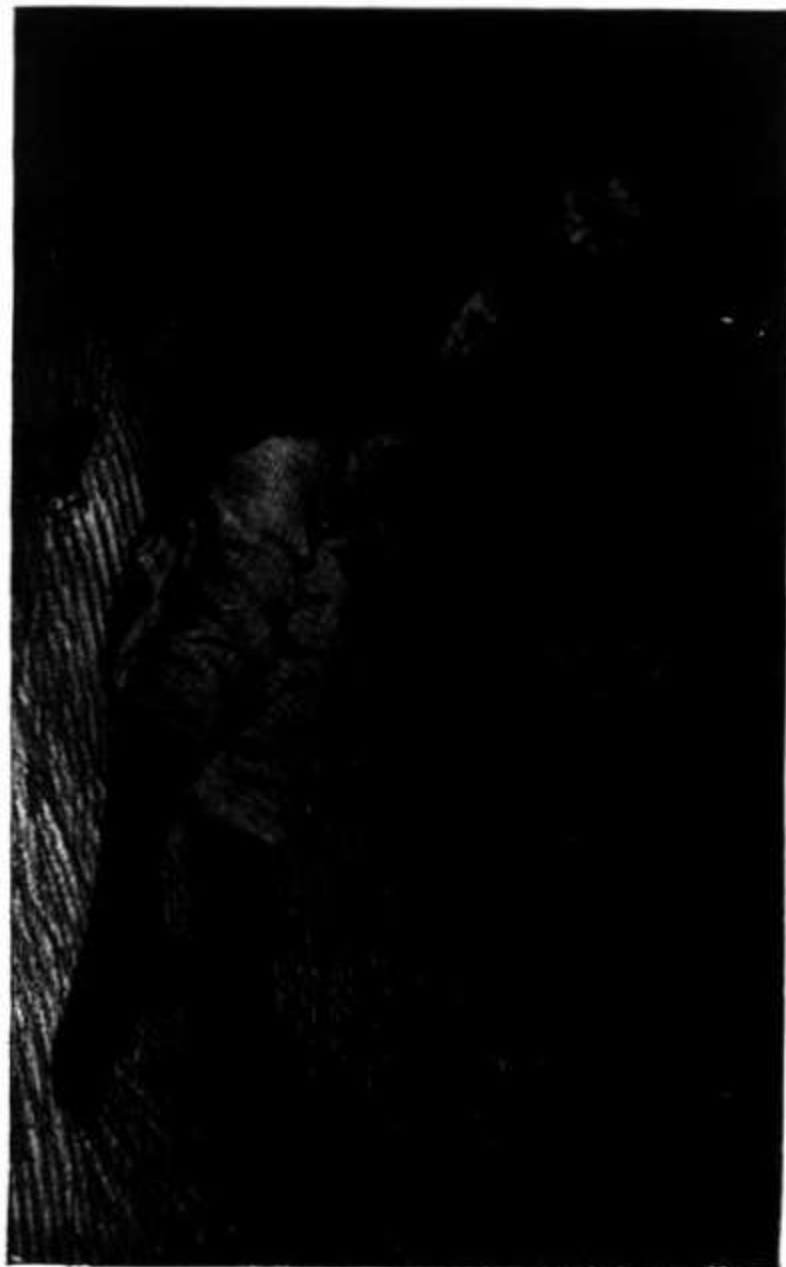
cheveux qui sourit cyniquement. Il semble qu'on les entend. Un autre, le bras au cou de sa *capote* tendrement abandonnée, ébauche une idylle qui n'a rien de Théocrite; car, au lieu d'un bosquet fleuri, le paysage nous montre une forêt de cheminées. Enfin les remarques d'artistes qui ornent les marges de quelques-unes de ces épreuves, nous réjouissent, soit par des études de fleurs dignes d'un artiste japonais, soit par des têtes populaires entrevues, lestement croquées.

Ces mêmes sujets il les rend dans des dessins rehaussés parfois d'un peu de couleur. Nous revoyons sous des ciels teintés de gris sale ou de safran, la vallée funèbre des usines où la Meuse miroite. Nous revoyons le monde ouvrier qui est surtout représenté ici par son élément féminin. Ce sont des *hiércheuses* à la musculature solide, dignes sœurs de nos *batrèsses*; ce sont aussi de pauvres ménagères flétries qui ont reçu plus de coups de poing que de baisers; l'une d'elles, assise, sur une chaise, considère une énorme araignée qui lui dit: Espoir; une autre affaissée contre une table, tâche de s'intéresser au feuilleton du *Peuple*. Puis voici de véritables tableaux: une pocharde, après le chahut du bal masqué, s'écroule, loque immonde, dans la boue, aux pieds d'un arbre. Une amoureuse à la chevelure fauve, attend sur le boulevard, noyé dans le crépu-cule, l'heure de la caresse ou de la dispute. Une ravissante fillette, couchée dans l'herbe parmi les folles graminées, lit à la dérobée un roman d'amour; et l'on devine qu'après s'être grisée au mot, elle voudrait bien la chose. Dans ce dernier tableau qui est un petit chef-d'œuvre, le crayon de Maréchal s'est attendri et il demeure tel dans de nombreuses sanguines où sont reproduits des portraits de femmes non dépourvus de grâce. Mais soudain ces femmes il les déshabille et il devient brutal. Voici des études de nu d'un dessin serré, qui témoignent de sa parfaite connaissance de l'anatomie, des études de nu où le corps de l'ouvrière déformé par les travaux de bête de somme est rendu avec une exactitude de Primitif, dans les poses les plus diverses et les plus difficiles à traduire. Nous voilà bien loin du :

Corps féminin qui tant est tendre,
Poli, souef, si précieux,

que chantait le poète VILLON. Que voulez-vous? MARÉCHAL n'avait pas Cléo de Mérode pour modèle. Ce qu'il nous montre n'est pas beau... Ou plutôt, n'est-ce pas *très* beau, puisque c'est plein de vie et de vérité? Grâce à cet art sincère, MARÉCHAL est parvenu à donner autant de beauté à ses *hiércheuses* que d'autres ont donné de laideur à leurs Vénus.

Ce fut aux trois expositions des Cinq — un groupe de jeunes



La pocharde (dessin).

Appartient à M. A. VAN BENEDEX.
(Photo. ERNEST SENTZ.)

qui outre MARÉCHAL comprenait des peintres estimés : CAHEN, BAUES, MATAIVE, D'HONT — ce fut à ces trois expositions en 1880, 1890 et 1891 que ses œuvres furent pour la première fois présentées au public. En 1880, il exposait surtout des peintures à l'huile qui, somme toute, n'étaient que des essais consciencieux; mais, les années suivantes, ses dessins et ses eaux-fortes procurèrent aux amateurs d'art une surprise délicate, et attirèrent l'attention sur lui.

Notons aussi les illustrations, mal reproduites d'ailleurs par la photogravure, qu'il fit vers cette époque pour les contes et nouvelles de M. LAVACHERY. Ce livre a cela de curieux qu'il eut pour illustrateurs dix artistes liégeois, parmi lesquels tous ces jeunes débutants qui devaient plus tard conquérir un nom. Notre artiste grava également en 1893 un frontispice pour un autre ouvrage de M. LAVACHERY : *Les Lourty*. Ce furent ses seules incursions dans ce genre de production où se sont distingués ses trois autres confrères. RASSENFOSSE a affirmé son incomparable technique en interprétant *les Fleurs du Mal*, par l'eau forte, la pointe sèche, le vernis mou et par tout ce que la gravure lui offrait de ressources; DONNAY a orné de lithographies symboliques le *Théâtre de MAETERLINCK*; Emile BERCHMANS a égayé de son coloris tendre et velouté les *Dialogues des Courtisanes*; il nous manque encore le livre illustré par MARÉCHAL. Que n'avons-nous un ouvrage écrit sur Liège où il aurait répandu ses savoureuses eaux-fortes, comme le fit pour Nantes le maître graveur Aug. LEPÈRE! Et le *Cœur de François Remy*, ce beau roman de M. GLESENER, où chante l'âme wallonne, ne renferme-t-il pas un tas de descriptions de la vieille cité et de son peuple, qui appellent la pointe de notre aquafortiste? Voilà pour un éditeur intelligent de quoi se distinguer par des ouvrages de haute bibliophilie. Mais ceci c'est pour l'avenir; revenons au passé.

En défaut de livres, MARÉCHAL collabora en 1893 à l'*Album des Aquafortistes Belges*. Sa planche fut primée. Elle représentait deux panoramas de la vallée Mosane dont l'un, vu des glacis de la citadelle, était tout à fait impressionnant. Il devait y collaborer encore en 1901 avec une vue de la Meuse et de ses ponts. Ces deux seuls envois nous donnent le regret qu'il n'ait pas plus souvent illustré cet album annuel où ont figuré tous les maîtres de l'eau-forte en Belgique, parmi lesquels DONNAY, RASSENFOSSE, LAERMANS, James ENSOR et l'excellent peintre BAERTSOEN, qui manie la pointe avec autant de vigoureuse séduction que le pinceau.

En 1894 et en 1896 MARÉCHAL osa aborder la Grande Ville. Ses envois au *Salon des Cent* et à la salle du *Figaro* furent élogieusement appréciés par la critique parisienne; mais le succès matériel qui se



Fin d'hiver.